

Abdelaziz Baraka Sakin ou le roman des soldats inconnus du Darfour

INTERVIEW. L'écrivain soudanais est enfin traduit en français. Rencontre avec l'auteur du "Messie du Darfour".

Par Valérie Marin la Meslée

Publié le 24/09/2016 | Le Point Afrique

Abdelaziz Baraka Sakin est né en 1963 au Soudan, ses racines sont au Darfour et au Tchad voisins, son œuvre très appréciée des lecteurs soudanais circule clandestinement au Soudan. Le Messie du Darfour est son premier roman traduit en français.

Il est un écrivain très connu dans le monde arabe, et particulièrement en Égypte et en Syrie, où son œuvre est publiée. Abdelaziz Baraka Sakin, né en 1963 au Soudan, est l'auteur de sept romans et de plusieurs recueils de nouvelles, livres interdits dans son pays depuis 2011, là même où il a reçu le prestigieux prix Tayeb Saleh en 2009 pour *The Jungo-States of the Earth* (inédit en français, mais traduit en anglais en 2015). Il vit désormais en exil, en Autriche. À l'occasion de la traduction de son roman *Le Messie du Darfour*, premier titre à paraître en français (aux éditions Zulma), le romancier était de passage à Paris, où son traducteur, Xavier Luffin, a également assuré la traduction de l'arabe de cet entretien. À la différence de Jamal Mahjoub (Actes Sud) ou de Leila Aboulela (éditions Zoe) dont les romans sont écrits directement en anglais, Baraka Sakin préfère en effet ne passer que par une seule langue de transition (« une trahison suffit ! » sourit-il). Celle de son roman est d'une vigueur enthousiasmante, pleine de fantaisies et de tonalités variées pour pénétrer l'expérience humaine de l'intérieur d'un conflit aussi complexe que celui du Darfour (13 ans de guerre civile, « environ » 300 000 morts). Le Soudan actuel jette sur les routes des milliers de ressortissants harassés, aux côtés de leurs voisins érythréens et éthiopiens. Qui sont donc ceux-là à nos frontières ? Lisez *Le Messie du Darfour*. Il devrait être étudié dans les collèges, dans les lycées. Et ce n'est pas un pensum puisque l'auteur raconte son pays avec un sens de l'humour digne de celui du *Brave Soldat Chvéik* (roman satirique de l'écrivain tchèque Jaroslav Hašek dans les années 20). Comble, son personnage principal, Abderahman, est une jeune femme (comme son nom ne l'indique pas) prête à tout pour venger les siens des milices janjawid. À cela s'ajoute un sens de la construction du récit par ce conteur tout à fait remarquable. Rencontre avec celui qui dit écrire pour échapper à la peur de la guerre.

Le Point Afrique : Qu'est-ce qui vous a conduit à quitter le Soudan pour votre exil autrichien ?

Abdelaziz Baraka Sakin : Cela remonte à ce qui s'est passé dans mon pays en 2011, à l'occasion de la foire du livre de Khartoum. L'ensemble des livres que j'avais déjà écrits jusque-là ont été publiés par un éditeur égyptien, Awraq, qui a demandé l'autorisation au gouvernement soudanais de vendre mes livres à la foire. L'accord a été donné, et les livres ont été envoyés depuis Le Caire. À peine les livres étaient-ils arrivés à l'aéroport qu'ils ont été confisqués par le gouvernement. À partir de là, j'ai été arrêté plusieurs fois, et l'on m'a demandé une déclaration écrite par laquelle je m'engageais à ne plus écrire une ligne. Je l'ai signée.

J'étais obligé. Je suis un pacifiste peureux... (sourire). Et cela m'a obligé à quitter le pays. À l'occasion d'une récente invitation en Autriche, je ne suis pas rentré au pays.

Que sont devenus vos livres au Soudan ?

L'un a été brûlé, d'autres ont été vendus au marché noir par les soldats pour se faire de l'argent, la police populaire de la ville de Kasala, près de la frontière éthiopienne, elle-même, vendait mes livres ! C'est le type d'événement surréaliste qu'on voit au Soudan.

Quels sont vos liens avec le Darfour, cette région du Soudan dont le nom résonne si tragiquement ?

Mes grands-parents en sont originaires, mais ils ont quitté le pays pour s'installer en Érythrée et sont revenus au Soudan quand il y a eu la guerre avec l'Italie. Même si j'ai des origines darfouriennes, j'ai plus de contacts culturels avec l'est du Soudan qu'avec l'ouest, où se trouve le Darfour. En particulier dans la ville de Kasala, limitrophe de l'Érythrée et de l'Éthiopie, tout un monde de langues contacts dont j'ai parlé dans mon roman *Jungo*.

Quelle expérience personnelle aviez-vous de la guerre au Darfour pour écrire ce roman ?

Entre la fin 2007 et 2008, je travaillais au Darfour pour un projet commun de l'Unicef et de l'ONG Save the Children. Ma mission consistait à former des militaires des forces gouvernementales, mais aussi des forces de l'opposition, en les sensibilisant aux droits de l'enfant et au droit international, j'étais donc très près des champs de bataille. Cela m'a permis de rencontrer à la fois les criminels et les victimes des crimes.

Votre roman est une sorte de théâtre de l'absurde où se croisent des êtres manipulés dans une guerre incompréhensible (d'abord pour eux-mêmes). Quelles sont ces forces en présence ?

Je parle des soldats des Nations unies, que j'ai pu voir de près au Darfour, et que je décris comme faisant ce que j'appelle du tourisme militaire. Ils sont sur place soi-disant pour protéger la population, mais ils se contentent d'écrire des rapports comme si ce qui se passait autour d'eux se déroulait dans un autre monde que le leur. Je décris un autre type de belligérants, ces soldats de l'armée gouvernementale, enrôlés de force dans la guerre par le gouvernement. Les Frères musulmans, qui sont derrière ce gouvernement, notables, riches, placent leurs enfants dans de bonnes écoles, et envoient ceux du petit peuple se battre. C'est pourquoi je dépeins ces soldats enrôlés comme des victimes dans mon roman. Le troisième type de belligérants, ce sont des rebelles, jeunes gens ou anciens militaires forcés de se battre pour défendre leurs familles, sans autre choix que de prendre les armes pour se défendre.

Il y a aussi ceux que le roman désigne comme l'incarnation du mal, c'est-à-dire ?

Je considère, oui, qu'ils sont le mal absolu : ce sont les Janjawids, les seuls parmi tous qui ont fait le choix de se battre. S'ils sont victimes de quelque chose, c'est d'avoir été trahis par le gouvernement soudanais qui ne leur a pas donné les terres qu'il leur avait promises.

Très jeune vous écriviez déjà en témoin engagé sur votre pays ?

En fait, au départ, quand j'ai commencé à écrire, à l'âge de 13 ans, c'était vraiment l'écriture pour l'écriture. J'étais impressionné par l'école surréaliste et la littérature de l'absurde, Adamov, Ionesco, Apollinaire, aussi. Je lisais beaucoup à titre personnel. Et puis un jour, à l'âge de 23 ans, étudiant à l'université, je suis tombé sur l'essai de critique littéraire de l'auteur libanais Mahdi Amel (assassiné en 1987, NDLR) *Critique de la pensée quotidienne durant la guerre civile* (édition posthume, 1988).

Ce livre a changé ma vision du monde, j'ai pris conscience de la place de l'écrivain dans la société, de sa responsabilité, et j'ai commencé à écrire sur des sujets qui me concernent et m'ont fait devenir l'écrivain que je suis aujourd'hui.

Par quelle scène, quel personnage commence-t-on un roman sur le Darfour en guerre ?

Tante Kharifiyya, celle qui a perdu la foi et adoptera Abderahman comme sa fille, est le noyau dur du roman. Elle ressemble tellement à tant de gens au Darfour qui ont perdu toute leur famille dans des conditions tragiques. L'idée de son personnage m'est venue un jour dans une ville du Darfour qui s'appelle Al-Jenena. À côté du marché se trouvait une école. Et je me souviens d'avoir vu une femme au marché, debout sous un arbre, qui regardait la sortie des classes. Parce qu'elle avait perdu tous ses enfants, elle voulait revoir des visages d'enfants. Cette scène vue de mes yeux a joué un rôle important dans la genèse du livre.

D'ailleurs, le rôle des femmes est majeur dans *Le Messie du Darfour*.

D'une manière générale, dans tous mes romans, les femmes sont de fortes personnalités. Je l'explique par la relation avec ma mère, qui m'a élevé (j'ai perdu mon père assez tôt), et elle remplissait toutes les tâches qu'un

homme était censé remplir. Quand nos voisins (hommes) payaient des maçons pour édifier leur maison, ma mère me prenait avec elle et réalisait tout, depuis l'infrastructure en roseaux, la terre crue autour. Ma mère était une superwoman ! Elle exploitait, utilisait la pauvreté et nous apprenait des choses que nous n'aurions jamais sues autrement.

Pourquoi avoir baptisé d'un nom d'homme votre héroïne ?

C'est elle, mon personnage, qui a choisi son prénom, Abderahman. Un prénom masculin pour se venger des hommes puisque toutes les souffrances qu'elle a connues, viols, meurtre des membres de sa famille, destruction de ses biens, exil, tous les événements malheureux de sa vie ont été causés toujours par des hommes. Le prénom lui permet de se mesurer à eux. On peut aller plus loin et dire que puisqu'elle a décidé de se venger de manière brutale, violemment, en tuant, ce n'est pas un travail de femme, mais un rôle d'homme. Pour lequel elle a donc pris... ce nom d'homme.

Qui est ce personnage de Charon, si ambigu dans l'intrigue ?

Son nom est une allusion au personnage mythologique, et la symbolique des enfers est derrière. Mais, surtout, sa personnalité schizophrénique dévoile que cet homme, originaire du Darfour, a participé lors de la guerre précédente (au sud du pays) à la répression organisée par le gouvernement contre les sudistes au Soudan. Charon était un soldat qui se battait donc pour le gouvernement ; mais quand ce même gouvernement a appliqué une politique semblable à une autre région du pays, le Darfour, dont le personnage est originaire, là, tout d'un coup, il prend conscience et se place en rebelle contre le gouvernement. Soudain, les victimes changent, mais les méthodes sont les mêmes...

La vision absurde que vous proposez de la guerre vous vient-elle de vos influences littéraires de jeune homme ?

Ce n'est pas tant le surréalisme ou l'absurde dont j'ai lu les auteurs qui m'ont influencé ici, mais la vie même des Soudanais, une vie faite de situations absurdes et surréalistes. Ma mère, par exemple, ne croyait pas que c'était moi qui écrivais, elle pensait que c'était un démon qui le faisait à ma place. Depuis que j'ai quitté le Soudan, ma maison est vide, personne n'ose la toucher, car tout le monde croit qu'un démon protège cette maison, cela fait partie de ce pays...

Et ce Messie du Darfour que vous inventez ? D'où vient-il ?

Le concept du Messie est très répandu au Soudan et au Darfour dans l'imaginaire collectif, populaire et musulman à la fois. Mon personnage est bien le fils de Marie, de Joseph, mais, en réalité, c'est un messie très soudanais. Il réunit trois composantes : pour les chrétiens et les musulmans, il est celui qui va s'offrir en sacrifice pour l'humanité. Ensuite, il est à la recherche de la paix intérieure, et en cela inspiré de la personnalité de Bouddha. Enfin, j'ai été influencé par Nietzsche sur les rapports homme-surhomme.

Si vous aviez trois vœux à formuler pour votre pays ?

Que les Frères musulmans et le gouvernement actuel quittent le pouvoir au Soudan. Que reviennent la démocratie, la liberté et le développement au pays. Que ces fameux Frères musulmans et tous les responsables de ce pouvoir soient jugés, rendent compte de leurs actes et paient pour chacun de ces crimes.

* Abdelaziz Baraka Sakin, *Le Messie du Darfour*, Zulma, septembre 2016.